

Présentation

Dominique Garand

Volume 38, numéro 3 (225), juin 1996

Des italiens et de l'impossible origine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32436ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Garand, D. (1996). Présentation. *Liberté*, 38(3), 4-8.

PRÉSENTATION

Après deux ans, l'Italie revient à *Liberté*. C'est en effet en juin 1994 que paraissait le n° 213, « Des poètes en Italie ». L'Italie ? Je préférerais parler aujourd'hui des *Italiens*, comme le suggère dans sa réflexion liminaire Daniele Pieroni, avec la complicité de qui ce dossier a été conçu. Oublions un instant l'Italie mythique et imaginaire, celle que notre besoin de culture et d'histoire nous fait chercher en premier lieu, cette Italie peuplée de chefs-d'œuvre, de grands noms et de monuments propres à nous faire éprouver le délicieux et tout aussi mythique « syndrome de Stendhal ». Ce sont ici des sujets d'écriture qui s'adressent à nous, depuis un lieu fragmenté, incertain, et un temps complexe, où l'Histoire se cherche à travers une mémoire fracturée ou en voie d'effacement. Des Italiens venus des différentes régions de ce pays multiple, problématique et pas toujours sereinement enfoncé dans le lit de ses civilisations originaires ou de ses traditions littéraires.

Il ne s'agit pas pour nous d'offrir une mosaïque ou un panorama de la prose italienne contemporaine, mais plutôt de mettre en valeur une certaine tendance (que je tenterai brièvement d'exposer un peu plus loin) et de faire connaître des écrivains et des philosophes moins connus du public francophone que ne le sont les Calvino, Eco ou Vattimo. La présence de Pasolini parmi nos invités semble contredire cette règle, mais c'est une exception que nous avons laissée passer pour souligner à notre manière, et malgré le léger retard, le vingtième anniversaire de sa disparition ; son texte, du reste, s'inscrit dans un domaine de son œuvre qui nous est beaucoup moins connu que son cinéma et sa poésie.

Daniele Pieroni et moi-même avons en tête un dossier composé alternativement de textes fictionnels

et essayistiques qui auraient partagé une même acuité *critique* (au sens premier du terme) à l'égard du geste d'écriture, sans qu'il s'agisse pour autant de cette auto-complaisance qui a fleuri naguère, au Québec et en France peut-être plus qu'en Italie, et qui s'est épuisée dans son narcissisme. On trouvera ici, au contraire, des textes résolument tournés vers le lecteur et qui le surprendront par la diversité des modes d'énonciation et des styles, même si tous, de manière directe ou adjacente, macroscopique ou microscopique, interrogent l'énigme de la création, ses paradoxes, parfois même son tragique. Toutes ces contributions sont inédites en français et plusieurs, écrites spécialement pour nous, sont aussi inédites en italien.

On notera une dominante « métaphysique » à travers ces textes, à condition de ne pas rendre ce terme suspect en l'interprétant comme spéculation désincarnée. Ces voix sont au contraire très sensibles et *physiques*, mais il est clair qu'il se dégage de l'ensemble une forte tension cognitive et ontologique, comme elle existe d'ailleurs chez les auteurs italiens que nous connaissons bien (pensons au *Pendule de Foucault* d'Eco ou à *Palomar* d'Italo Calvino). Ces préoccupations, certes « intemporelles », méritent d'être historicisées et entendues depuis leur lieu d'inscription. Lors de mes séjours en Italie, j'ai eu maintes fois la chance de dialoguer avec ce qu'on pourrait appeler des « intellectuels », c'est-à-dire des individus qui, diplômés ou non, emploient une grande partie de leur temps à la lecture et à la réflexion. Le plus frappant était que ces individus, contrairement à ce que l'on constate au Québec, occupaient rarement une position sociale conforme à leurs intérêts. En d'autres termes, plutôt que d'être des professeurs ou des étudiants, il s'agissait d'employés de la fonction publique, de techniciens, de commis, parfois en librairie

ou en bibliothèque, mais souvent dans des secteurs fort éloignés du monde des livres. Ces intellectuels « non organiques » (comme le disait un certain jargon) m'ont souvent frappé par leur ferveur, leur rigueur, mais aussi par leur désespoir. Ces héritiers de Leopardi, qu'on pourrait décrire comme le premier intellectuel-écrivain malheureux d'Italie, voient quotidiennement leur intelligence se heurter à la sclérose des institutions et à l'absurdité d'une Histoire qui suit sa folle et implacable logique sans que jamais leur avis soit convoqué.

Ce serait faire preuve de bête déterminisme que d'ériger une telle observation en « explication », même si l'angoisse de la transmission – en d'autres termes, le rapport entre l'écriture et la lecture – occupe dans tout texte littéraire un rôle structurant. Une telle angoisse ne se joue d'ailleurs pas qu'en « synchronie », dans le rapport de l'écrivain avec sa communauté, mais également en « diachronie », au cœur du rapport que l'écrivain entretient avec la tradition à partir de laquelle il cherche à se définir *en tant que sujet d'écriture*. C'est ce que Harold Bloom appelle précisément « l'angoisse de l'influence », et il n'est certes pas étonnant de ce point de vue que Bloom soit largement traduit et commenté en Italie, alors que la France semble vouloir s'en passer. La mémoire littéraire des écrivains italiens est extrêmement vaste et étendue. Les Français ont fait de Rabelais une simple curiosité et de leurs classiques des objets de musée, tandis que Dante, Pétrarque et Boccace restent pour chaque Italien des contemporains, vécus au quotidien. Déjà Leopardi courbait sous le poids insensé de sa bibliothèque grecque et latine ; cet esprit n'a pas changé en Italie, même chez les écrivains les plus modestes : leur présent est traversé par toutes les strates du passé. Tous les auteurs de ce dossier nous le disent : naître, engendrer, créer du neuf ne vont pas de soi et nécessitent le plus souvent la disparition du créateur.

Mais ces pistes de lecture ne devraient pas faire oublier le côté ludique de ces textes qui marient avec tant de bonheur l'angoisse et l'ironie, le délire et l'hyperlucidité. Plusieurs émergent littéralement du nihilisme pour en appeler à une nouvelle liberté et à une nouvelle responsabilité : pieds de nez au désastre, stratégies défensives devant les forces de mort, tels sont ces textes, comme autant de gestes singuliers. Il m'est apparu toutefois « au montage » que deux tendances permettraient de définir un centre de tension, un point d'articulation de cet ensemble, d'où la division en deux groupes. Cette répartition est certes subjective et contestable, et je ne suis pas sans savoir que le lecteur de revue se soumet rarement avec docilité au parcours fixé par la table des matières, préférant glaner çà et là au fil de ses impulsions. Néanmoins, dans la mesure où l'ordre que je propose constitue déjà une amorce de lecture, ainsi qu'une justification du choix opéré, je me sens tenu d'en dire quelques mots.

D'abord, nous nous trouvons devant deux excellents textes d'ouverture, ceux de Longo et de Manganelli, et il était difficile de déterminer lequel figurerait en premier. Chacun de ces textes se présente comme un récit des origines, mais d'un point de vue radicalement différent : celui de Longo se lit comme un mythe « platonicien » (revisité par la science) et se donne pour mandat de retrouver le son primordial, l'harmonie assourdie du monde, tandis que le texte de Manganelli, plutôt « gnostique », nous présente un sujet chassé définitivement du Paradis et livré à l'abjection par des dieux cruels et indifférents. Ainsi, autour du texte de Longo, se sont agglomérées des contributions où se laisse entendre le désir de symboliser un ordre du monde, autrement égaré, que ce soit par le mythe, l'évasion imaginaire, l'astuce narrative, la refonte de la théologie, l'utopie

d'un Livre qui ferait la synthèse du monde ou la tentative de donner raison aux passions. Le plus intéressant, toutefois, est que ce désir ne va pas sans la reconnaissance d'une fissure inaugurale, d'un « quelque chose qui ne tourne pas rond », ou encore d'un *reste* irréductible, ce reste qui en fin de compte se fait valoir comme une *chance* de liberté accordée au sujet, comme dans « L'attente », de Greni, où le rêve théologique des profils masculins (qui ressemblent étrangement aux profils présents dans le texte de Manganelli) se heurte à une nouvelle donne, que choisit le narrateur en bout de ligne : la femme qui partage sa vie.

Le lien entre ces textes et ceux du deuxième groupe est donc sensible, même si ces derniers, plutôt qu'un ordre possible du monde, exploitent davantage ce qui le rend impossible, en premier lieu l'*élément humain* avec tous ses aléas, que ce soit la passion, la perversion ou la pulsion de mort (Pasi), le refus d'une interprétation qui viendrait clore le texte (Papetti), l'autodestruction qui ne trouve d'issue que dans l'agression et le renvoi du lecteur (Ricci), ou encore « l'agression du Néant », comme dans la fable de Magrelli. Ces récits parlent de l'expulsion du sujet dans les limbes d'une Histoire qui le broie ou l'érode jusqu'à la disparition. L'article d'Agamben, lecteur de Bataille, éclaire bien le paradoxe que rencontre le désir de souveraineté au regard de l'histoire et de la communauté. C'est parmi ce groupe qu'il fallait aussi inscrire le patronage de Leopardi et le mystère que représente sa destinée.

Je le répète, ces indications ne constituent qu'une piste de lecture parmi d'autres, et sans doute mon désir de créer un ordre parmi ces contributions sera très justement miné par des éléments inassimilables. Au lecteur d'en tirer parti.